

Parlons-nous comme eux ou parlent-ils comme nous ?

Perception, identification et représentation du parler des « star académiciens » chez les adolescents

Elodie Kredens

Université Jean Moulin Lyon 3

Pour F. Jost (2001) il existe trois modes principaux de décryptage des programmes télévisuels correspondant à trois catégorisations distinctes en genres : le réel, le fictif et le ludique. Quand bien même les producteurs ou les programmeurs inscrivent leur produit télévisuel sous la bannière de l'une de ces trois étiquettes, le téléspectateur a toute latitude dans l'attribution générique des programmes qu'il consomme. Lui-même peut ainsi déterminer ce qui fait sens à ses yeux comme « pour de vrai », « pour de faux » ou « pour rire ».

La télé-réalité apparaît indéniablement comme un genre hybride qu'il est possible d'interpréter à loisir sous le prisme de l'un ou l'autre des trois pôles de F. Jost (2002 : 37). Ainsi pour certains la télé-réalité n'est qu'une fiction, pour d'autres elle est un jeu et pour d'autres encore, elle s'apparente à un miroir capable de réfléchir la réalité.

C'est avec ce dernier cadre d'interprétation que plusieurs plumes de la presse quotidienne française se réfèrent à *Loft Story*, la première émission de télé-réalité diffusée dans le pays. C. Laborde¹ explique qu'on y entend le « parler jeune de toute une génération » et dans la même veine J.P Thibaudat² évoque un « réel langagier » que J.M Helvig³ juge « plus vrai

¹ Le Figaro, 23 mai 2001

² Libération, 19 mai 2001

³ Libération, 17 mai 2001

qu'aucun scénariste n'aurait pu l'écrire ». D. Schneidermann⁴ va même jusqu'à considérer l'émission de télé-réalité comme un documentaire sur la jeune génération qu'incarnent les candidats. Toutes ces personnes privilégient une lecture du programme avec le mode authentifiant et présentent alors les candidats comme le reflet de la jeunesse et du langage qu'elle pratique. Cette approche n'est pas qu'une vue de l'esprit. Un article portant sur une autre émission de télé-réalité similaire, *Star Academy 4* (Kredens, 2007) se demandait si cette émission se présentait comme une possibilité d'accéder au parler jeune. La conclusion fut qu'elle était en effet une mine de données intéressantes pour en étudier les contours quand bien même il ne fallait pas en faire un terrain d'observation idéal. Il existe des traits spécifiques dans le langage des jeunes sur le plan de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe et surtout du lexique et il s'avère que *Star Academy 4* offre en offre une compilation.

Après une visée conversationnelle nous aimerions déplacer l'analyse du côté du public et réfléchir à la notion d'identification. Certains adultes voient dans les participants de la télé-réalité une forme de synecdoque de la jeunesse et de son parler, mais qu'en est-il des principaux intéressés, à savoir les jeunes eux-mêmes ? Se retrouvent-ils dans le parler des candidats d'émissions de télé-réalité faisant évoluer des candidats proches de leur âge ?

La 6^{ème} édition de *Star Academy*⁵ s'est présentée comme une opportunité d'enquêter sur le terrain pour savoir comment collégiens et lycéens percevaient le parler de leurs homologues "star académiciens". Une étude a été menée dans plusieurs établissements scolaires de la région lyonnaise couvrant différents profils socioculturels à l'occasion d'un travail plus vaste sur les cadres d'interprétation mobilisés par les adolescents face à l'émission⁶. Essentiellement par le biais d'entretiens collectifs s'appuyant sur la diffusion d'émissions, il s'agissait d'interroger les adolescents sur la médiatisation du parler jeune, de les questionner sur le dispositif télévisuel d'enregistrement de la parole □ et de son éventuelle influence sur la spontanéité du discours □ ainsi que sur certains faits langagiers caractérisés. Tout au long de l'enquête nous avons cherché à déterminer s'il existait une ligne de partage entre collégiens et lycéens, si les candidats apparaissaient comme des représentants et/ou des prescripteurs langagiers

⁴ Le Monde, 7 mai 2001

⁵ Elle a été diffusée au cours du dernier trimestre de l'année 2006 sur TF1

⁶ L'enquête s'est déroulée d'octobre à décembre 2006 dans six établissements de Lyon et de sa proche banlieue. Trois étaient des collèges, trois des lycées. Pour préserver l'anonymat des enquêtés, tous les prénoms ont été modifiés.

et si la visibilité du parler jeune participait à quelque degré que ce soit dans l'adhésion ou le rejet du programme télévisé.

Il ressort que les élèves interrogés sont peu sensibles à la dimension langagière des candidats de *Star Academy*, qu'ils n'identifient pas systématiquement leur parler à celui des jeunes et qu'ils refusent de s'identifier à eux quand bien même ils admettent partager avec eux certains traits langagiers.

1. Une faible attention portée sur le parler des « star académiciens »

1.1 Du silence spontané

L'analyste prenant délibérément comme objet de recherche le parler des candidats d'une émission de télé-réalité n'aura aucun mal à focaliser son attention sur les phénomènes langagiers puisque leur repérage est commandé par le désir initial de les isoler. Ce n'est pas le cas pour les adolescents interrogés. Regarder ou pas une émission de télé-réalité se fonde évidemment sur d'autres motivations qu'un attrait universitaire pour le langage. Ainsi, ce thème est rarement abordé spontanément par les collégiens et les lycéens que nous avons rencontrés sauf lorsqu'il est relié spécifiquement à une personnalité qui plaît ou qui déplaît. Mike explique ainsi apprécier les candidats au caractère impétueux et insiste sur leur franc parler. Le langage n'est pas repéré pour lui-même mais parce qu'il fait partie de la panoplie des caractéristiques génératrices de l'adhésion ou de la répulsion pour un participant. Par exemple, dans le cahier des doléances de Jordan qui critique vivement les participants, le langage est l'une des multiples raisons de sa détestation. Il reproche aux candidats de mal parler et s'en émeut. En fait, le langage ne semble perçu que lorsqu'il s'associe à un positionnement émotionnel et évaluatif vis-à-vis des candidats et ne s'érige jamais en sujet spontané de discussion le reste du temps.

1.2 Une dimension occultée

Quand bien des phénomènes langagiers prêtant à commentaires leur sont mis « sous les oreilles », ce n'est pas ce que les adolescents de notre échantillon remarquent en premier. Après avoir visionné des extraits de l'émission, ils inscrivent d'abord leur propos dans une dimension narrative et/ou axiologique. En fait, ils racontent davantage ce qu'ils voient que ce qu'ils entendent et ont tendance à dire tout le bien ou le mal qu'ils pensent des séquences qu'ils viennent de regarder.

Il n'est pas donc pas aisé de savoir *ex abrupto* s'ils se reconnaissent dans le parler des « star académiciens » car à première vue, ils ne prêtent absolument pas attention au langage que ces derniers utilisent. Il faut donc les convier ouvertement et directement à commenter des faits langagiers.

2. Une attribution variable du parler des candidats au parler jeune

Lorsque les collégiens et les lycéens sont invités à se prononcer sur la question du langage, il apparaît qu'ils ne catégorisent pas forcément les propos des candidats comme appartenant formellement au parler jeune. Trois modes d'attribution émergent : « l'adéquation », la « parcellisation » et la « mutualisation ».

2.1 « L'adéquation » ou la reconnaissance de phénomènes langagiers propres à la jeunesse

Dans les émissions quotidiennes de *Star Academy 6*, les collégiens et les lycéens sollicités reconnaissent régulièrement des phénomènes langagiers qu'ils attribuent volontiers au parler jeune. Il s'agit notamment des insultes rituelles sur lesquelles W. Labov (1993) s'est penché et qui consistent à utiliser des injures en les vidant de leur contenu outrageant. Tous, sauf rares exceptions, expliquent qu'elles ne sont pas forcément offensantes dans leur communauté de pairs. Dans un épisode, l'un des candidats envisage de partir et suscite de la part de ses camarades un flot d'injures qui pourraient heurter l'oreille d'un non initié aux pratiques langagières juvéniles. Pourtant les enquêtés expliquent très bien qu'il ne s'agit pas de « vraies insultes » (Marouane), qu'elles sont en fait « gentilles » (Ninon), « à prendre au deuxième degré » (Clément) et même qu'elles témoignent de la solidité de leurs liens amicaux (Emma). Tous ajoutent qu'ils ont recours à ce mode de communication entre eux. B. Seguin et F. Teillard, professeurs en collège, ont déjà eu l'occasion d'observer ce phénomène : « une fois sur deux, au moins, les insultes ne sont pas employées pour injurier » (1996 : 31).

D'autres aspects du parler des candidats, comme l'utilisation d'expressions spécifiques ou d'un certain type de vocabulaire, sont également attribués au parler jeune et beaucoup reconnaissent y avoir recours dans leur vie quotidienne en présence de leurs camarades. Il apparaît que la diffusion d'extraits d'émissions se présente comme une occasion de constater que les « star académiciens » ont des traits langagiers communs. Cependant, tous les collégiens et lycéens ne considèrent pas les candidats comme des représentants langagiers et beaucoup émettent des doutes quant à l'existence d'un parler jeune homogénéisé et stabilisé.

2.2 La « parcellisation » ou l'attribution segmentée des phénomènes langagiers à la jeunesse

La jeunesse n'est pas une catégorie sociale déterminée une fois pour toutes mais une frange de population qu'il est difficile d'enserrer dans un cadre précis et fixe. C'est d'ailleurs ce qui fait dire à Bourdieu (1980) que la jeunesse n'est qu'un mot. Des auteurs ayant travaillé sur le concept évoquent un problème de bornage : « *sa définition semble parasitée par la double question de définition de ses marges enfantines et adultes. Le brouillage paraît d'autant plus important qu'il n'existe pas en France de définition administrative de la jeunesse* »⁷. Il est de toute façon simplificateur de réduire une partie de la population à son âge. Certes, ce critère compte mais il n'est pas déterminant d'autant qu'il ne traduit pas la diversité des jeunes qui en constituent la catégorie. La jeunesse est multiple et son parler aussi. Aussi lorsque les analystes s'y penchent, beaucoup concluent à l'existence de plusieurs parlars jeunes⁸. Au cours de l'enquête, les adolescents font part de remarques allant dans ce sens. Il arrive que les propos d'un candidat leur apparaissent, non pas représentatifs de la parlure jeune en général, mais de la manière de s'exprimer de certains jeunes en particulier. Les adolescents distinguent alors plusieurs sous-catégories de jeunes. Ceux gravitant dans des milieux sociaux plutôt défavorisés ont tendance à stigmatiser les candidats qui « *font de belles phrases* » (Natacha) et ceux issus d'un environnement privilégié évoquent les jeunes de banlieues qu'ils associent parfois à des délinquants. Lors d'une séquence vidéo qui montre l'un des candidats parler devant le groupe Clara note ainsi son « *accent de délinquant* », Fanny « *l'accent racaille* » et précise que « *les gens qui veulent se la péter parlent comme ça* ». Pour Maxime, « *c'est l'accent de la Duchère*⁹. *C'est une caillra*¹⁰ », pour Antonin « *il fait la raclure à parler vulgaire* ». Irina conclut alors que c'est le « *langage des rues et des racailles* ». Ces attributions ne font pas forcément consensus mais elles nous indiquent que les adolescents interrogés considèrent qu'il n'existe pas un parler jeune mais une diversité de sociolectes générationnels correspondant à leur tranche d'âge. Elles nous informent aussi que le langage reste un agent de distinction et donc de discrimination sociale.

⁷ Catherine Pugeault-Cicchelli, Vincenzo Cicchelli, Tariq Ragi, *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, P.U.F, 2004, p.10

⁸ Dominique Caubet, Jacqueline Billiez, Thierry Bulot, Isabelle Lèglise et Catherine Miller, *Parlers jeunes, ici et là-bas*, Paris, L'Harmattan, 2004, 285p

⁹ La Duchère est un quartier populaire de Lyon qui abrite de nombreux immeubles barres et qui est considéré par beaucoup comme une cité dans son acception péjorative

¹⁰ « racaille » en verlan

2.3 La « mutualisation » ou le partage de phénomènes langagiers avec d'autres communautés de langage

A l'écoute du style familier et de certains traits langagiers de candidats, une large majorité d'adolescents estiment que les jeunes ne sont pas les seuls à en faire usage. Grossièretés et expressions argotiques sont donc volontiers considérées communes avec le reste de la population. Lorsque le candidat Brice s'emporte et exprime vigoureusement sa colère, son langage n'est pas jugé symptomatique de la jeunesse. Pour Geoffrey « *je m'en bats les couilles, c'est une expression courante, tout le monde dit ça, même les meufs¹¹* ». De même Mylène considère que c'est « *commun, typique des gens en général, de la vie normale* ».

Aux dires des enquêtés le vulgaire ne saurait être l'apanage de la jeunesse et ils ne s'y trompent pas car beaucoup de traits langagiers s'avèrent bien plus intergénérationnels qu'intra générationnels. Il faut retenir que ce n'est pas la simple utilisation d'une expression qui fait de son énonciateur un jeune.

3. Quand identifier n'est pas forcément s'identifier...

Le phénomène d'identification est complexe et ne saurait reposer sur de simples ressemblances langagières. Aussi, constater que les candidats de *Star Academy* pratiquent un parler jeune ne suffit pas à faire d'eux des supports de projections de la part des collégiens et des lycéens. Virginie l'exprime bien lorsqu'elle déclare : « *c'est la réalité, les jeunes ils parlent comme ça, mais de là à se reconnaître ... c'est exagéré !* ». En fait, il semble que les adolescents se situent bien plus en écho qu'en miroir vis-à-vis des participants de l'émission de télé-réalité.

3.1 Des identifications rares ou partielles

Peu d'adolescents déclarent se reconnaître dans les candidats de *Star Academy*. Au collège, Myriam fait partie d'entre eux. Elle retrouve à travers la candidate Eloïsha l'univers de la banlieue qu'elle connaît bien puisqu'elle y vit elle-même. Le langage fonctionne alors comme un signe de reconnaissance et d'appartenance : « *elle parlait comme nous ! Elle était directe, elle agressait !* ». Au lycée, Kevin explique qu'il se voit dans le parler et l'habillement des candidats et apprécie cette proximité : « *de les regarder c'est marrant parce qu'ils sont comme nous, on se retrouve* ».

¹¹ « femme » en verlan

Au demeurant, plus nombreuses sont les déclarations de ressemblances partielles. Quand bien même Benjamin admet qu'il existe des points de contact entre le parler qu'il utilise avec ses amis et celui des « star académiciens », il recense également tous les traits langagiers qu'il ne partage pas, comme par exemple l'utilisation du mot « booster »¹² pourtant si récurrent dans le programme de télé-réalité. A cette occasion il est possible de mesurer la multiplicité des parlars jeunes. Chaque groupe de pairs fonctionne selon ses propres codes et son propre langage. A la suite d'une étude qu'il a menée auprès d'adolescents, Th. Pagnier considère effectivement qu'il existe une dimension groupale du langage, en somme « *des façons locales de parler* » (2004 :189) s'observant lorsqu'il existe un lien de proximité entre les membres qui y ont recours. A l'image des réseaux relationnels, il se forme également des entrelacs linguistiques que l'auteur appelle des « *résolèctes* » (Ibid. 190). Aussi le parler des participants de *Star Academy* ne saurait recouvrir strictement celui des élèves qui s'expriment sur la question.

3.2 Une kyrielle d'entraves à l'identification

Il existe de toute évidence plusieurs facteurs intervenant à la défaveur d'une identification des adolescents aux candidats de l'émission, notamment sur le plan du langage. Le premier est l'âge. Plus les élèves grandissent, moins ils se comparent aux participants et plus ils mesurent l'écart les séparant d'eux.

Le milieu social se combine à l'âge et joue également un rôle de distanciation puisque plus les élèves proviennent d'un environnement favorisé moins ils sont enclins à se reconnaître dans le parler et le comportement des candidats. Hélène, lycéenne d'un prestigieux lycée, critique acerbement l'émission : « *je reproche à la Star Academy le fait qu'ils parlent très mal, ça me choque énormément. Parfois, je ne comprends pas ce qu'ils disent. C'est affreux, horrible de les entendre. Ça crée une barrière qui fait que de toute manière je peux pas m'identifier. Ça me fait mal aux oreilles.* »

Par ailleurs, conscients du dispositif de traque permanente que génère la présence des caméras et des micros, les adolescents réalisent que les participants peuvent difficilement faire preuve de naturel. Ils se plaignent de leur retenue et de leurs fausses manières. Par exemple, Grégoire affirme que les candidats « *doivent faire attention à ce qu'ils disent : rien que de passer à la télé ça change leur comportement et après ils sont bizarres. Avec les caméras ils font attention à leur vocabulaire et en coulisse, on leur dit de*

12 A comprendre comme « dynamiser »

faire attention à ce qu'ils disent ». De plus, les apprentis chanteurs apparaissent beaucoup trop caricaturaux : s'apparentant davantage à des personnages qu'à des individus lambda « *ils ne sont pas représentatifs de la communauté de jeunes* » comme le résume Alicia.

Selon F. de Singly et P. Duret (2003 : 159), *Star Academy* se présente comme une « *institution scolaire* » qui « *emprunte au modèle dominant de l'éducation en France* ». Nous y retrouvons tous les ingrédients de l'école : élèves, professeurs, salles de classe, cours, évaluations, conseils de classe etc. Cette apparente ressemblance permet de jeter d'autant plus facilement des ponts entre la vie des « *star académiciens* » et celle des adolescents. Or ce qui peut paraître un facteur de renforcement du phénomène d'identification s'avère au contraire une source de distanciation. Par comparaison, les collégiens et les lycéens recensent de multiples distorsions et anomalies, ce qui les conduit à insister davantage sur ce qui les éloigne des candidats que sur ce qui les rapproche. Par exemple, un extrait montre une élève discutant avec son professeur à la fin d'un cours. Tous se rendent compte de l'originalité de la relation entre l'apprentie star et l'enseignant. Ils notent leur tutoiement, leur proximité physique, leur relâchement langagier. Tous ne cessent de faire des rapprochements avec leur propre vécu et s'avèrent extrêmement critiques : « *nous on parle pas comme ça avec nos profs !* » (Sabrina), « *c'est pas une façon de parler avec un prof* » (Maxence), « *oui, on va voir les profs à la fin de l'heure mais elle le tutoie ! Jamais je tutoierai un prof, genre "copain-copain"* » (Boris). Sabine Chalvon-Demersay (2003 : 509) a mené une enquête sur la réception de la série télévisée *L'instit* en classe de primaire et a pu constater des réactions similaires. C'est en dressant des parallèles avec leur expérience d'élèves que ces derniers se dégagent du transfert : « *les preuves d'invéraisemblances se multiplient [...] En fait, c'est au moment où le guide d'entretien conduit les petits écoliers à s'imaginer eux-mêmes dans les situations mises en scène dans la fiction que le lien d'identification commence à se dénouer.* »

Percevant ainsi les écarts entre leur quotidien et celui des « *star académiciens* », les collégiens et les lycéens éprouvent des difficultés à se comparer avec eux, même si leur manière de s'exprimer se rapproche de la leur. Il semble au final que les collégiens et les lycéens s'identifient plus aisément à des héros fictifs, ce qui peut paraître paradoxal. Face à une fiction, le cadre est clair et le contrat entre le programme et le téléspectateur n'est pas équivoque : ce dernier accepte pour un temps de croire et suspend son incrédulité (Jost, 2004, 103). Avec la télé-réalité, le rapport à l'émission est plus complexe : les adolescents n'en font ni totalement une réalité ni totalement une fiction.

Pour finir, la disqualification de *Star Academy* dans la sphère adolescente constitue un frein considérable à l'identification. Contrairement à d'autres émissions, ce concept de télé-réalité ne bénéficie d'aucun prestige auprès des collégiens et des lycéens interrogés. Honte, dissimulation et railleries sont les lots de ceux qui avouent suivre l'émission. Dans ce contexte, les adolescents revendiquent farouchement leurs différences et s'inscrivent ouvertement dans un refus de projection. Les candidats n'apparaissent donc pas comme des modèles mais comme des cibles. Au cours de l'enquête, les visionnages des extraits et les discussions se sont systématiquement accompagnés d'attaques et de moqueries virulentes à leur encontre. Ils sont le contraire d'icônes, seulement des anti-héros sur lesquels se déverse une forme de méchanceté sadique compromettant sérieusement tout processus d'identification, du moins dans sa revendication publique. Ce phénomène n'apparaît pas pour d'autres programmes comme la série *Friends*. J.P Esquenazi (2002 : 233) remarque qu'elle est « *plus qu'une émission de télévision à succès* » puisqu'elle est devenue « *un sujet de conversation et parfois une référence indispensable pour un nombre non négligeable de personnes* ». Enquêtant à l'université, il apprend que quatre étudiants de licence sur dix « *avouent avoir adopté un geste ou une réplique provenant de la série* ». A l'évidence, *Star Academy* n'est pas une émission « culte », ce qui constitue un obstacle supplémentaire à de possibles identifications entre les adolescents et les candidats.

Pour conclure, certains acteurs de l'espace public ont perçu la télé-réalité comme une occasion d'accéder à la jeunesse ainsi qu'à son langage et à ce titre, ils ont doté les participants d'une dimension emblématique. Après confrontation de cette interprétation avec celles d'adolescents résidant dans la ville de Lyon et de sa périphérie, il ressort que cette frange du public n'est pas aussi catégorique. Si la télé-réalité est un miroir, elle est d'abord un miroir déformant, à supposer qu'elle en soit un. Les collégiens et les lycéens interrogés se retrouvent difficilement dans homologues télévisés qu'ils n'érigent ni en représentants ni en prescripteurs langagiers. Si le langage est certainement une condition nécessaire pour faciliter l'identification, elle n'est en aucun cas suffisante. De même, ce n'est pas parce que les adolescents reconnaissent un certain type de parler caractéristique de la jeunesse qu'ils s'y reconnaissent eux-mêmes en tant que jeunes.

Bibliographie

- BOURDIEU, P. (1980), *Questions de sociologie*. Paris : Editions de Minuit
- CAUBET D., BILLIEZ J., BULOT T. (2004), *Parlers jeunes, ici et là-bas*, Paris, L'Harmattan
- CHALVON-DEMERSAY, S. (2003), « Enquête sur des publics particulièrement concernés. La réception de *L'institut* et d'*urgences* », *Les sens du public* (Cefaï, Pasquier, sous la dir.), Paris, PUF, 2003, pp. 503-519
- DURET P. et DE SINGLY F. (2003), « L'école ou la vie. Star Academy, Loft Story : deux modèles de socialisation », *Le Débat*, n° 125, pp. 155-167
- ESQUENAZI, J.P (2002d), « Friends, une communauté télévisuelle », *Les cultes médiatiques*, Ph. Le Guern (Sous la dir.), Rennes : PUR, p. 233-262
- GOFFMAN, E. (1987), *Façons de parler*. Paris : Editions de Minuit
- JOST, F. (2001), *La télévision du quotidien. Entre réalité et fiction*. Bruxelles : De Boeck Université/INA, coll. Médias-Recherches
- JOST, F. (2002), *L'empire du loft*. Paris : La Dispute
- JOST, F. (2004), *Introduction à l'analyse de la télévision*. Paris : Ellipses, 2^e édition, 174p.
- KREDENS, E. (2007) « Le Français tel qu'on le parle au château de la Star Academy », *Le Français parlé des médias*, Actes du Colloque, in Broth M., Forsgren M., Noren C., Sullet-Nylander F., Acta Universitatis Stockholmiensis, Stockholm, 2007, pp. 349- 364
- LABOV, W. (1993), *Le parler ordinaire*. Paris : Editions de Minuit
- PAGNIER, T. (2004), « Etude microstructurale du parler d'un groupe de jeunes lycéens : outils et analyses », in Caubet D. (éd.), *Parlers jeunes, ici et là-bas : pratiques et représentations*. Paris : L'Harmattan, p. 185-198.
- PUGEAULT- CICCHELLI C., CICCHELLI V. et TARIQ R. (2004), *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, P.U.F, 2004
- SEGUIN, B. et TEILLARD, F. (1996), *Les Céfrans parlent aux Français*. Paris : Calmann-Lévy